

Contes animaliers du Yémen

Atelier de traduction franco-yéménite de l'École normale supérieure, dirigé par
Houda AYOUB¹

Patrimoine riche mais fragile, les contes yéménites sont l'objet d'un intérêt croissant de la part des chercheurs et des traducteurs, au Yémen comme en Europe. Un certain nombre d'intellectuels yéménites ont entrepris de collecter et de rassembler histoires, récits et contes populaires, comme 'Alī Muḥammad 'Abdū ou Arwā 'Uthmān². Cependant, la transposition écrite de la littérature orale reste trop souvent tributaire de critères académiques de l'écriture, aboutissant à des textes rédigés dans une langue littéraire policée, érudite, bien loin des caractéristiques originelles de ces contes, énoncés dans les divers dialectes des régions où vivent conteurs et conteuses.

Fâtima al-Bayḍānī, qui a fondé en 2006 le centre « Mil Al-Dhahab » pour la préservation du patrimoine oral relatif à la mère et à l'enfant, a mené pendant une dizaine d'années un travail exceptionnel de collecte de contes, dans plusieurs gouvernorats du pays. Suite à ces enquêtes de terrain, Fâtima al-Bayḍānī et sa collaboratrice Mūna al-Jassār ont entrepris depuis le début de l'année 2007 un inventaire de ce patrimoine oral avec le soutien financier du Fonds social de développement yéménite (département du patrimoine culturel). L'entreprise, colossale et ambitieuse, consiste à classer puis à transcrire le plus fidèlement possible des centaines de contes, dont la diversité et la richesse sont impressionnantes.

L'atelier de traduction franco-yéménite de l'École Normale Supérieure, dirigé par Houda Ayoub, s'est associé à ce travail d'inventaire en collaboration avec le CEFAS et s'est engagé, depuis plusieurs mois, dans la traduction de ces contes. Notre première approche de ce corpus nous a notamment permis de dégager un ensemble de contes, issus de diverses régions, ayant tous pour personnages principaux des animaux. En voici un échantillon, cinq contes brefs, racontés dans une langue simple et accessible, et pratiquement dépourvus des formules que l'on peut rencontrer dans des contes plus élaborés.

Notre traduction cherche avant tout à rendre accessible ce matériau aux lecteurs francophones. Nous ne prétendons pas, dans le cadre de cette présentation, développer une étude linguistique et stylistique approfondie de ces textes. L'étude de ce matériau n'en est encore qu'à ses débuts, même si des pistes de recherche prometteuses ont d'ores et déjà pu être esquissées, sur les dialectes, la question du passage de l'oral à l'écrit, les motifs récurrents ou encore les différentes versions d'un même conte³.

¹ Ont contribué à la traduction des textes ici présentés : Houda AYOUB, Jassas ANAM, Carole BOIDIN, Haydée CHARBAGI, Julien DUFOUR, Mathilde LÉVÊQUE, Roberto LIMENTANI et Éric VALLET.

² Arwā 'UTHMĀN, *Qirā'a fi al-sardiyya al-sha'biyya al-yamaniyya (70 hikāya sha'biyya)*, Sanaa, Bayt al-mawrūth al-sha'bi, 2005 ; 'Alī Muḥammad 'ABDŪ, *hikāyat wa-asātīr yamaniyya*, Sanaa, Dār al-kalīma, 1985. Deux contes tirés de ce recueil ont été traduits par Monica BALDA et Mathieu TILLIER dans les *Chroniques yéménites 2001*, p. 193-197.

³ Fâtima AL-BAYDĀNĪ A publié une brève étude sur la figure de la marâtre dans les contes et comptines du Yémen dans les *Chroniques yéménites* en arabe, n°3, 2006, pp. 192-204.

Le tigre⁴

Il était une fois⁵, au temps où tous les animaux, sauvages et domestiques⁶, vivaient dans la forêt, il y avait parmi eux un tigre (*namr*) courageux, qui vivait au milieu de toute une compagnie de tigres. Il ne connaissait pas d'autre animal que les tigres.

Un jour, il entendit parler de l'injustice (*ẓulm*) de l'homme envers les animaux. C'est ainsi qu'il décida de partir à la recherche de l'homme.

En chemin, il rencontra un âne et lui demanda : « C'est toi l'homme ? » Et l'âne répondit : « Non. L'homme est injuste (*ẓālim*), il me fait porter des fardeaux plus lourds que je ne peux en porter, il m'insulte et il me bat. » Le tigre le laissa là et reprit sa route.

Il rencontra un taureau et lui demanda : « C'est toi l'homme ? » Et le taureau lui répondit : « Non. Moi, je suis le taureau. Je travaille pour l'homme, et il me maltraite (*yaẓlumunî*). Je laboure sa terre toute la journée, sans relâche. Quand je défaille (*taqā'ast*), il me bat. » Le tigre le laissa là et reprit sa route.

Il marcha des jours et des jours, cherchant toujours à rencontrer l'homme. Sur son chemin, il trouva soudain un grand filet avec de la viande dedans. Ce tigre avait faim et il était fatigué : il entra donc dans le filet, qui se referma aussitôt sur lui. Il entendit alors un rire satisfait, et l'homme apparut.

Le tigre comprit alors qu'il était son prisonnier, et lui dit : « Je suis venu me venger de toi, car tu maltraites les animaux. » L'homme haussa les épaules sans répondre : il apporta une grande marmite qu'il remplit d'eau, fit un feu et mit l'eau à bouillir. Quand l'eau fut bouillante, il en jeta un peu sur le tigre pour le brûler. Puis il le libéra et le tigre, couvert de brûlures, s'enfuit de sa prison.

Il retrouva ses compagnons les tigres et leur dit qu'il avait rencontré l'homme, et qu'il fallait qu'ils l'aident à se venger. Mais il se garda bien de leur dire que c'était l'homme qui l'avait ébouillanté. Ils firent route ensemble dans la forêt jusqu'à ce qu'ils trouvent l'homme. Quand l'homme les aperçut, il grimpa dans un arbre. Il monta à toute vitesse, jusqu'aux plus hautes branches. Les tigres se demandaient comment l'atteindre : ils décidèrent de monter les uns sur les autres, et, ainsi, ils parvinrent à sa hauteur.

Or, le dernier tigre, tout en haut, était justement celui qui les avait tous fait venir jusque là. Quand il fut en face de l'homme, celui-ci enleva son keffieh et fit mine d'en verser le contenu sur la tête du tigre. Le tigre prit peur, car il se souvenait de ce que l'homme lui avait fait. Il se laissa tomber par terre et s'enfuit à toute vitesse. Les tigres se demandaient quelle mouche l'avait piqué⁷. Quand ils furent de retour chez eux, ils lui demandèrent : « Pourquoi t'es-tu enfui ? » Il leur répondit : « On voit bien que vous ne connaissez pas l'homme. Il a de l'eau qui brûle⁸ ! »

Conte collecté dans la Tihama, à al-'Arz, auprès de 'Alî, 80 ans, le 20 août 2003.

⁴ Les titres ont été attribués par Fâtima AL-BAYDÂNÎ au moment de sa collecte.

⁵ *kân yâ mâ kân fî qadîm al-zamân*

⁶ *al-muftarisa wa-lalîfa*

⁷ *lahhaqatoh mustaghriba*

⁸ *ma'oh mâ' hâmi*

L'oiseau, la lapine, le loup et la hyène

Une lapine (*amaba*) dormait sous un arbre en ronflant bruyamment. Soudain, un oiseau (*'usfūrī*), perché sur une branche de l'arbre, fit pipi (*shakkkha*) sur elle. Elle s'enfuit à toute allure en criant à tue-tête : « Fuyez tous avec moi ! Le ciel est en train de tomber sur la tête des Arabes⁹ ! »

À ces mots, les animaux s'enfuirent à sa suite, et ils se réfugièrent tous dans une maison, et s'enfermèrent.

Quand la faim se fit sentir, ils se demandèrent ce qu'ils allaient manger. La lapine dit : « Que chacun trouve quelque chose à manger ! » L'un apporta de la viande de mouton (*ṭalī*), l'autre des épices de toutes sortes (*bahârât hawâ'ij*), de l'oignon et du sel, un autre encore, ceci et cela, tant et si bien qu'ils purent préparer le mouton comme il convenait et le mettre au four (*tannûr*).

Un peu plus tard, le loup demanda : « Où me ferez-vous dormir ? » Ils répondirent : « Ici, dans cette pièce.

- Dans cette pièce même ? Avec ce bruit, impossible¹⁰ !

- Alors, dans la cuisine ?

- Dans la cuisine ? Avec cette odeur, impossible !

- Alors, au-dessus du four qui est encore froid ?

- Ce four-là ? Avec ce froid, impossible !

- Alors au-dessus du four chaud ?

- Ah ouiiiiiii... »

Une fois le loup satisfait, chacun partit dormir dans son coin. Mais quand tous furent couchés, le loup dévora toute la viande, puis il ramassa les os et les déposa sous la couche de la hyène (*'arīj*).

Au matin, tous se levèrent, se régaland d'avance de la viande qu'ils avaient préparée. Mais quelle ne fut pas leur surprise en ouvrant le four : il n'y avait plus rien¹¹ !

Une assemblée fut aussitôt convoquée¹², et l'on déclara au loup : « La viande, c'est toi qui l'a mangée ! » Mais lui : « Non, ce n'est pas moi ! ». On fit le même procès au chat, qui se défendit : « Non, ce n'est pas moi ! ». Quand ce fut le tour du singe, il dit de même : « Non, ce n'est pas moi ! » La conclusion s'imposait : « C'est donc la hyène qui l'a mangée. » Et le loup prit la parole : « Mettons-nous à la recherche des os : on les trouvera forcément dans le coin du coupable. »

Ils commencèrent leur enquête, et finirent par trouver les os dans le coin où se trouvait la hyène. Ils la battirent si bien qu'elle s'évanouit sous le poids des coups. Après leur départ, elle se releva péniblement et les interpella : « Revenez auprès de moi, mes enfants. Je suis toujours votre grand-mère¹³... » Mais quand ils revinrent, ce fut pour la frapper à mort. Puis ils s'en allèrent.

Conte collecté à al-Ṭawīla, auprès de Ama, 45 ans, bergère, le 20 juillet 2000.

⁹ Littéralement : *yâ man ma'ī harab qad alsamâ' atikhrab fawq al-'Arab*.

¹⁰ À chaque fois, le loup s'oppose aux propositions des autres animaux par un verbe au futur. Ici : « vous allez prendre toute ma place », etc.

¹¹ Littéralement : *in mâ 'ād bīsh*

¹² *fa'alū ijtimā'*

¹³ La hyène (*'arīj*), c'est-à-dire « celle qui boite », est traditionnellement associée à un personnage de vieille femme (*'ajūz*).

L'oiselle

Une oiselle (*uṣfūra*) qui passait le balai devant sa porte trouva une petite pièce de monnaie¹⁴. Elle put ainsi acheter de la viande, qu'elle déposa à son retour sur les marches de sa maison. Mais la chatte¹⁵ passa par là et dévora toute la viande. L'oiselle partit à sa poursuite, la rattrapa et finit par lui couper la queue.

La chatte alla se plaindre de l'oiselle auprès du *cadi*, qui convoqua l'oiselle. Celle-ci déclara : « Monsieur le juge, je balayais ma maison...

- Ainsi, tu t'es purifiée, commenta le juge¹⁶.

- ...quand j'ai trouvé une petite pièce de monnaie...

- Ainsi, tu as capitalisé.

- ... avec laquelle j'ai acheté de la viande...

- Ainsi, tu as prospéré.

- ... que j'ai mise sur les marches...

- Ainsi, tu as acquis une haute situation dans la société.

- ... et voilà que la chatte est venue et a dévoré toute la viande...

- Ainsi, tu as été lésée.

- ... alors moi je suis partie à sa poursuite, je l'ai rattrapée et j'ai fini par lui couper la queue.

- Et ainsi, tu t'es vengée ! »

À l'énoncé de ce jugement, l'oiselle repartit tranquillement¹⁷.

Conte collecté à *Ḥarāz*, auprès de *Ḥakīma*, 65 ans, paysanne, le 1^{er} juin 2000.

Les trois bœufs

Trois bœufs, un noir, un blanc et un roux, vivaient autrefois (*fī yawm min al-ayyām*) dans un endroit très vaste. Une bête sauvage très féroce (*waḥsh muftaris*) qui rôdait en ces lieux voulut les dévorer. Mais en vain, chaque fois qu'elle essayait, elle était toujours vaincue.

Un jour, la bête eut une idée (*khaṭara fe bāloh fekra*). Elle alla d'abord trouver le bœuf noir en lui disant : « Écoute, il faut que je te dise quelque chose.

- Quoi ?

- Sais-tu que le bœuf roux, celui que tu prends pour ton ami, te méprise ? Il te regarde de haut !

- Comment ça ? répondit le bœuf noir.

- Crois-moi, il vaudrait mieux que tu le quittes. »

Le bœuf noir quitta donc le bœuf roux. Quand il fut seul, la bête s'approcha de lui, l'attaqua féroce (*iftarasoh*) et le dévora.

Puis elle alla trouver le bœuf blanc : « Écoute, il faut que je te dise quelque chose.

- Quoi ?

¹⁴ Désignée dans le texte comme *harf ahmar* (petite pièce de cuivre) ou *qirsh* (sou).

¹⁵ *Dimma*, appellation propre au dialecte yéménite. Cf. M. Piamenta, *Dictionary of Post-Classical Yemeni*, I, p. 156.

¹⁶ Le dialogue, proche de l'arabe littéraire, repose sur une alternance des verbes *qālat* (oiselle) / *qāla* (juge). Les paroles du juge consistent ensuite en une répétition de verbes à la deuxième personne féminin singulier : *tanazafti*, *ghīnīti*, etc.

¹⁷ *wa-rāhat-lahā*

- Sais-tu que le bœuf roux, celui que tu prends pour ton ami, te méprise ? Il te regarde de haut !
- Comment ça ? répondit le bœuf blanc.
- Il dit que sans lui, tu n'es rien, que tu ne sais pas te protéger par toi-même : quitte-le donc. Le bœuf blanc quitta donc le bœuf roux. Quand il fut seul, la bête s'approcha de lui, l'attaqua féroce­ment et le dévora.
- Puis la bête alla trouver le bœuf roux. « Et maintenant, comment penses-tu m'échapper ? dit-il.
- J'avais déjà compris tout seul : j'étais déjà dévoré le jour où tu as mangé le boeuf noir et le boeuf blanc. »

Conte collecté à Taz, Jabal Şabir, auprès de Husayn, 61 ans, chasseur, le 10 septembre 2003.

L'oiselle et ses sept enfants

Une oiselle (*'uṣfûra*) avait sept petits. Elle leur dit :

- Mes petits, restez à la maison pendant que je vais laver les vêtements.
- S'il te plaît, dit l'aîné, laisse-moi laver les vêtements avec toi.
- Non (*mâ shî*), reste là pour garder tes frères.

Mais dès qu'elle eut le dos tourné, il la suivit avec ses frères. À peine était-elle arrivée au bord de la rivière qu'elle vit ses petits juste derrière elle. Son aîné répéta : « S'il te plaît, laisse-moi laver les vêtements avec toi. » Et sans plus attendre, il prit une pièce de tissu et se pencha vers la rivière pour la laver. Soudain, les flots (*al-sayl*) l'emportèrent. Le cadet voulut partir à son secours, mais il tomba à son tour dans l'eau. L'un après l'autre, tous les enfants de l'oiselle furent ainsi emportés par le courant.

La mère remonta en sanglotant jusqu'à la source de la rivière. Un corbeau s'approcha d'elle et lui demanda :

- Qu'as-tu l'oiselle, à pleurer ainsi ?
- Je pleure sur mes petits que les flots ont emportés jusqu'au *wādî Zaḥam*¹⁸.

Aussitôt il lui répondit :

- Eh bien moi, puisque tu pleures, je vais me crever l'œil¹⁹.

Il s'envola et se posa au sommet de l'arbre qui lui dit :

- Qu'as-tu corbeau à te crever ainsi l'œil ?
- Je me crève l'œil car l'oiselle pleure sur ses petits que les flots ont emportés jusqu'au *wādî Zaḥam*.
- Eh bien moi, je vais me dépouiller de mes feuilles.

Tandis que l'arbre se dépouillait de toutes ses feuilles, la chèvre vint et dit :

- Qu'as-tu l'arbre à te dépouiller ainsi ?
- Je me dépouille de mes feuilles, car le corbeau se crève l'œil et l'oiselle pleure sur ses petits que les flots ont emportés jusqu'au *wādî Zaḥam*.
- Eh bien moi, je vais me casser les cornes.

Elle se rendit à la source de la rivière qui lui dit :

¹⁸ *Wādî* situé entre Taz et Ibb, réputé pour la violence de ses cours d'eau, mentionné à ce titre dans de nombreuses histoires et chansons.

¹⁹ Le conte repose la reprise d'un même dialogue commençant par la question « Qu'as-tu... (*mâ lak...*) » et l'enrichissement progressif du refrain initial « Je pleure sur mes petits que les flots ont emportés jusqu'au *wādî Zaham* » (*anā bākīya 'alā jahālī shallahum al-sayl lā wādī Zaham*).

- Qu'as-tu chèvre, à te casser ainsi les cornes ?
- Je me casse les cornes, car l'arbre se dépouille de ses feuilles, le corbeau se crève l'œil et l'oiselle pleure sur ses petits que les flots ont emportés jusqu'au *wādī* Zaḥam.
- Eh bien moi, dit la source, je vais me tarir. »
Elle se tarit donc. Bientôt, des jeunes filles arrivèrent avec leurs jarres pour prendre de l'eau. Elles demandèrent à la source :
- Qu'as-tu source, à te tarir ainsi ?
- Je me taris, car la chèvre se casse les cornes, l'arbre se dépouille de ses feuilles, le corbeau se crève l'œil, et l'oiselle pleure sur ses petits que les flots ont emportés jusqu'au *wādī* Zaḥam.
- Eh bien nous, nous allons briser nos jarres²⁰. »
Elles rentrèrent chez elles et leur mère hurla :
- Qu'avez-vous, mes filles, à briser ainsi vos jarres ?
- Nous brisons nos jarres, car la source se tarit, la chèvre se casse les cornes, l'arbre se dépouille de ses feuilles, le corbeau se crève l'œil et l'oiselle pleure sur ses petits que les flots ont emportés jusqu'au *wādī* Zaḥam.
- Eh bien moi je vais tout mélanger.
Elle mélangea les crêpes cuites²¹ avec la pâte crue²². Puis la grand-mère vint et dit :
- Qu'as-tu à tout mélanger ainsi ?
- Moi je mélange le cru et le cuit, car mes filles brisent les jarres, la source se tarit, la chèvre se casse les cornes, l'arbre se dépouille de ses feuilles, le corbeau se crève l'œil, et l'oiselle pleure sur ses petits que les flots ont emportés jusqu'au *wādī* Zaḥam.
- Eh bien moi je vais sauter.
Et elle sauta du haut du toit²³.

Conte collecté à Kawkabân, auprès de Taqiya, 53 ans, commerçante, le 13 mai 2000.

²⁰ Madallât. Grandes jarres à eau (E. Rossi, *L'Arabo parlato a Sanaa*, Rome, 1939, p. 153).

²¹ *Al-luhûh al-nâdij*. Cf. M. PIAMENTA, *op. cit.*, II, p. 445.

²² *Niyya*. Selon S. D. GOITEIN, *Jemenica, Sprichwörter und Redensarten aus Zentral-Jemen*, Otto Harrassowitz, Leipzig, 1934, n°1109, il s'agit plus exactement d'une pâte cuite à moitié.

²³ *Qafazat min râ's al-jubâ'*.